

**François Pernot et Valérie Toureille (dir.) –  
Lendemain de guerre...De l'Antiquité au monde  
contemporain : les hommes, l'espace et le récit,  
l'économie et le politique**

**Nolwenn Alary**

Peter Lang (éd.)

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5764>

DOI : [10.4000/cdlm.5764](https://doi.org/10.4000/cdlm.5764)

ISSN : 1773-0201

**Éditeur**

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 405-411

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

**Référence électronique**

Nolwenn Alary, « François Pernot et Valérie Toureille (dir.) – Lendemain de guerre...De l'Antiquité au monde contemporain : les hommes, l'espace et le récit, l'économie et le politique », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5764> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5764>

---

François Pernot et Valérie Toureille (dir.),  
*Lendemains de guerre... De l'Antiquité  
au monde contemporain : les hommes,  
l'espace et le récit, l'économie et le politique,*  
Berne, Peter Lang, 2010, 467 p.

Le fait guerrier est au cœur de la réflexion historique. La guerre, ses causes, son déroulement, ses acteurs et ses victimes font l'objet d'études menées par l'ensemble des chercheurs en sciences humaines, sous un biais ou un autre, toutes périodes chronologiques confondues. Le concept d'« après-guerre », directement lié à la seconde voire à la première guerre mondiale, a fait émerger de multiples interrogations quant aux conséquences des conflits : leur caractère global, au début du xx<sup>e</sup> siècle, implique une reconstruction généralisée des sociétés, une réorganisation politique, une restructuration économique qu'il est alors devenu important de comprendre. Aussi les historiens contemporanéistes travaillent-ils depuis maintenant plusieurs décennies sur cet « après-guerre ». C'est plus récemment qu'une volonté d'approfondir cette notion s'est manifestée parmi les chercheurs : on interroge désormais les modalités de la *transition* entre les combats et l'état de paix. Étude de la psychologie du combattant, des démobilisations, de la reformulation des normes, de la persistance de la violence... cette nouvelle tendance historiographique impose de fait une insertion du concept d'après-guerre dans le temps long. Les phénomènes étudiés s'avèrent durer plusieurs mois, plusieurs années après la signature de la fin des hostilités, et déjà, on comprend qu'il n'est pas aisé de se déprendre de la guerre : au fil des travaux, la frontière entre guerre et paix paraît de plus en plus ténue, de plus en plus insaisissable.

Lorsque Valérie Toureille et François Pernot organisent un colloque sur le sujet en 2008, ils entendent donner lieu aux prémices d'une étude globale de la notion de *sortie* de guerre. Les communications à la fois « transchronologiques » et transdisciplinaires, qui portent sur la question au travers des prismes les plus divers, sont rassemblées dans le présent volume, paru en 2010. Le postulat commun à cet ensemble fort bigarré d'articles suppose les « lendemains » comme étant une période complexe de transition, durant laquelle la souffrance et les déceptions côtoient l'espoir et l'apaisement, une période dont le trait dominant est l'instabilité.

C'est Jean Pruvost, professeur de lexicologie à l'Université de Cergy Pontoise, qui introduit l'ouvrage : se fondant sur l'évolution de la terminologie de la seconde guerre mondiale, il montre que le travail des lexicographes constitue *a*

*posteriori* un témoignage historique précieux, notamment lorsqu'on étudie les échos d'un conflit au travers du temps. Il repense l'après-guerre et propose une façon inédite de l'appréhender, donnant ainsi le ton du volume qui, fort de son hétérogénéité, est pensé comme un rassemblement de nouvelles perspectives sur la question.

Afin de rendre aussi cohérent que possible l'association des divers articles, l'ouvrage a été organisé autour de quatre thèmes, qui couvrent les principaux aspects des lendemains de guerre.

Celui qui se trouve au cœur des conflits et qui en garde le plus de cicatrices, donc celui qui préoccupe d'emblée les auteurs, demeure l'homme. Or, le sujet premier de la guerre étant le soldat, c'est l'ancien combattant qui s'impose comme figure centrale de l'après ; cette figure est ici étudiée selon des modalités très variées. La question centrale reste toutefois celle de l'évolution des mécanismes psychologiques et des comportements nés du combat dans ce nouveau contexte où ils n'ont plus de raison d'être. Anne Vial-Logeay aborde ainsi la question du devenir d'Enée et des siens après la guerre de Troie ; ce faisant, elle montre toute la spécificité des lendemains, caractérisés par l'errance et le sentiment que la guerre est impossible à dépasser. Expérimentant une situation très différente, les soldats picards du XVIII<sup>e</sup> siècle étudiés par Hervé Bennezon sont au retour du combat le vecteur, pour les habitants de leur village, d'une nouvelle vision du monde – ne serait-ce que par l'élargissement de leur horizon géographique. Ils retrouvent alors une place au sein de l'environnement qu'ils ont quitté pendant un laps de temps plus ou moins long et sont précieux pour la communauté qui les entoure.

L'étude des hommes qui tentent de dépasser un conflit peut toutefois prendre des formes très différentes les unes des autres, à l'instar de la multiplicité des problèmes qui se posent en de telles circonstances. Carl Bouchard utilise par exemple le vaste corpus des lettres adressées par les citoyens français au Président Wilson pour traiter les représentations de la paix dans leur diversité : « attente fiévreuse », fantasme, soulagement, espoir, déception se traduisent dans les dizaines de milliers de missives expédiées à celui que l'on appelle le « Libérateur ». Pierre-Yves Manchon s'intéresse pour sa part aux interprétations possibles du « grand brigandage » de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : il ne peut résumer ce long conflit, issu de la guerre de 1860 qui conduit à l'unification politique de l'Italie, en un « brigandage » ou une « guérilla », termes qui lui sont pourtant associés depuis plusieurs siècles. Il approche alors l'idée de manipulation, de réinvention des lendemains et pose la question du récit de la guerre par les survivants, second thème traité dans l'ouvrage.

L'entreprise artistique représente bien souvent le moyen de sublimer les expériences les plus traumatisantes et elle peut prendre maintes formes : la peinture, la photographie, le cinéma, la musique sont autant de moyens de transposer le souvenir, de l'idéaliser pour s'en défaire ou l'assumer. Le premier réflexe, cependant, consiste peut-être à se tourner vers l'écriture qui par le simple usage des mots et de moyens techniques réduits offre déjà une pleine liberté d'expression. C'est aussi le support dont l'étude est la plus aisée pour l'historien, comme en témoigne l'ensemble des sujets abordés dans cette partie de l'ouvrage qui traite

exclusivement de l'écrit. S'il est bien sûr difficile d'appréhender cette question de façon exhaustive, plusieurs chapitres apportent une réflexion enrichissante ou originale dont il faut profiter.

Certains survivants ressentent le besoin de raconter leur expérience du conflit dans une perspective non seulement cathartique mais aussi pédagogique, souhaitant par là communiquer leur sentiment tout en rendant compte de la *vérité* des événements. C'est le cas de Jean Norton Cru, ce soldat français de la première guerre mondiale qui s'inquiète du « retour » des militaires à la vie civile et qui, grâce à l'étude de sa propre correspondance ainsi que de plusieurs centaines de témoignages, veut faire entendre un récit sincère. Marie-Françoise Attard-Maraninchi présente ici l'œuvre de Norton Cru intitulée *Témoins* (1929), un véritable monument de recherche appuyé sur un corpus de trois cents récits d'anciens combattants. Il y étudie les concordances entre son propre vécu, le récit des auteurs et ce qu'il sait de leur biographie. Cette œuvre majeure se caractérise par la modernité des orientations scientifiques et des méthodes d'analyse de Norton Cru, et suscite aujourd'hui encore des débats animés. En revanche, si Jean Norton Cru, fort de son statut d'homme de lettres cultivé s'empresse à l'issue des combats de raconter son expérience, ce n'est pas le cas de l'artiste Nakazawa Keiji. Il est victime en 1945 du bombardement d'Hiroshima et se renferme dans un premier temps sur lui-même, traumatisé par la perte de ses proches. Julien Morello, qui fournit un travail très intéressant sur les interactions entre l'événement du bombardement atomique et son usage symbolique dans le temps long, montre ici comment Nakazawa Keiji parvient à sortir de sa torpeur pour faire partager sa mémoire d'Hiroshima. Ce dernier est l'auteur d'une longue série de bande-dessinées quasi autobiographique, intitulée *Hadashi no Gen* ; il utilise ainsi toute la sensibilité que l'art graphique du manga permet d'exprimer pour raconter l'histoire d'un groupe de survivants qui vivent dans Hiroshima entre 1945 et 1953. Nakazawa Keiji met de ce fait en place un discours « radical et contestataire », qui s'oppose à la politique gouvernementale d'instrumentalisation de la mémoire mais aussi à l'occupation américaine qui a suivi les terribles événements.

Parfois, lorsque les souvenirs sont trop insupportables, ou lorsque l'on fait preuve de capacités et d'une sensibilité particulières, l'usage de la fiction peut faire figure de meilleur moyen de narrer son vécu. Ainsi au lendemain des guerres d'Italie au xvr<sup>e</sup> siècle, toute forme de discours s'insère dans un genre littéraire à part entière, le *lamento* ; Florence Alazard étudie les particularités de ces textes qui reposent sur la plainte. Elle parvient à dégager trois aspects fondamentaux des *lamenti*, à savoir la valorisation de l'expression des sentiments, la réflexion sur la violence de la guerre et une interrogation au sujet de l'« italianité » ou l'unité de l'Italie. Christiane Chaulet-Achour a choisi de mener une étude plus globale en traitant un corpus d'environ deux cents œuvres littéraires algériennes produites après la guerre d'indépendance (1954-1962). Son analyse comparée de la « littérature de grande production » et de la « littérature de production restreinte » est surtout l'occasion de discuter l'intérêt de l'usage d'un tel corpus pour l'historien. Elle prend ainsi appui sur les propos de Michel Vovelle, qui perçoit les œuvres de fiction comme « autant de témoignages privilégiés dans un contexte plus large

[...] qui prennent valeur exceptionnelle sur fond de ces crises de sensibilité collective dont est scandée l'histoire des mentalités»<sup>1</sup>, et dont les guerres font partie. Christiane Chaulet-Achour prône de ce fait une appréhension plus complexe du réel par le chercheur qui permettrait l'unification de la mémoire en des lendemains contradictoires comme ceux de la guerre d'Algérie.

Si les hommes sont au cœur des conflits et le vecteur de leur souvenir, les territoires en sont bien souvent l'enjeu. Aussi est-il impossible d'envisager l'étude des lendemains de guerre sans aborder la question des transformations territoriales qui en résultent. Au-delà des recoupements frontaliers issus des accords d'armistice, des modifications plus subtiles se produisent qui ont des implications directes, qu'elles soient positives ou négatives, dans la reconstruction des sociétés.

Florent Mérot, qui mène actuellement une thèse de doctorat traitant des rapports entre les hommes et leurs paysages quotidiens à l'époque moderne, met en avant le cas de la vallée de Montmorency dans les années 1650. Cette petite région située à douze kilomètres environ de Paris subit de plein fouet le passage tumultueux des soldats de Condé et Louis XIV, les troupes détruisant notamment les cultures paysannes. Pour autant, les habitants de la vallée prennent immédiatement le parti de « refondre » leur environnement : la céréaliculture mise à mal par l'intervention militaire est laissée de côté au profit d'une viticulture performante. Dans un souci de sécurité économique, les paysans comprennent rapidement l'intérêt de la diversification de leur production, et les prémices d'un système efficace de polyculture sont mis en place ; système qui fait par la suite de cette région « un gigantesque jardin à ciel ouvert ».

Si les destructions sont pour cette population rurale l'occasion d'un renouveau et d'une amélioration de leurs conditions de vie et de travail, bien d'autres configurations sont envisageables. La guerre laisse parfois des traces visibles dans le paysage, comme les fortifications qu'il faut démanteler dans le Haut-Languedoc en 1582. Dénes Harai nous explique que la pacification passe par une action de terrain assidue et compliquée à mener : la paix de Paris de mai 1576 stipule bien que les constructions les plus récentes doivent être détruites mais les commissaires chargés de la mise en application de la loi rencontrent des difficultés, principalement dues au sentiment permanent d'insécurité qui règne toujours au sein de la population. Si dans les faits la septième guerre de religion s'est achevée en 1580, rien ne garantit en ces temps troublés que les combats ne reprennent pas bientôt : il est donc difficile de se déprendre concrètement du militaire.

Autres temps, autres lieux : parfois, il ne reste plus grand-chose à réhabiliter, bien moins encore à détruire. Philippe Lardin décrit en effet le long processus de réhabilitation de la Normandie orientale à l'issue de la période éprouvante succédant à la guerre de Cent Ans. Les Normands, après avoir subi une répression d'envergure de la part des Anglais en 1435, sont décimés par une épidémie de peste suivie d'un épisode violent de famine. Les terres, fuies par la population rurale,

1. Michel Vovelle, « Pertinence et ambiguïté du témoignage littéraire », dans *id.*, *Idéologies et mentalités*, Paris, Maspéro, 1982.

deviennent difficiles à administrer ou à gouverner et connaissent une période d'abandon et de misère totale ; aussi faut-il attendre une génération pour qu'une immigration stimulée et de gros efforts de reconstruction aboutissent au repeuplement et à la renaissance de la Normandie orientale.

Anne-Marie Granet-Abisset analyse pour sa part la reconstruction des villages alpins ayant subi de très lourds dommages lors de la seconde guerre mondiale, et ce de façon captivante : les nouveaux bâtiments, pensés comme manifestation de la modernité par l'État, s'avèrent en réalité être à l'origine d'une forte rancœur parmi les habitants et jouer un rôle direct dans la transmission du souvenir de la guerre. En effet, les conditions des reconstructions sont déjà problématiques en raison des longs délais mais aussi du coût que les communes finissent par devoir assumer sans avoir pris part au processus initial de décision ; conséquence directe de cette temporalité lente et perturbée, les nouvelles constructions sont « passées de mode » lorsqu'enfin elles voient le jour. Après les années 1970, ce n'est plus la « modernité » des bâtiments qui est recherchée, notamment dans ce type de villages, c'est au contraire le pittoresque, le charme de l'aspect « traditionnel ». Dès lors, il suffit d'observer autour de soi pour se rappeler non seulement la guerre, mais aussi ses lendemains douloureux et toute la finesse de l'étude d'Anne-Marie Granet-Abisset s'exprime lorsqu'elle met en relation ce paysage si parlant et l'absence de *récit* mémoriel au sein de ces communautés que la souffrance a finalement réduites au silence.

Quelles que soient les transformations environnementales qui sont orchestrées après un conflit, elles sont toujours le fait d'une décision politique : les gouvernements entendent systématiquement régir les sorties de guerre de la façon la plus complète possible, ce qui implique une volonté de contrôle voire de réécriture de la mémoire des conflits et suscite parfois les réactions les plus vives de témoins avertis comme Jean Norton Cru ou Nakasawa Keiji.

Au-delà de la manipulation du discours, une gestion efficace de l'après-guerre par les vainqueurs passe d'emblée par une politique de pacification, qui peut être mise en place par plusieurs biais. Ainsi dans l'espace allemand, au lendemain de la guerre de Trente Ans, on s'inquiète d'avoir cédé à la « Barbarie de Satan » au cours de ces années de conflit et la nécessité d'un retour aux valeurs chrétiennes se fait ressentir. En conséquence, nous montre Jean-Luc Le Cam, et malgré la dispersion du pouvoir politique, l'éducation de la jeunesse devient la priorité car l'école semble être le biais idéal pour une « re-christianisation » efficace de la société.

Par ailleurs, en l'an VIII du calendrier républicain, émerge au sein même de l'armée impliquée dans la troisième guerre de l'Ouest l'idée de la création d'une force spécialement dévolue à l'accréditation de la fin de l'état de guerre. Ainsi Aurélien Ligneureux explique-t-il que l'établissement méconnu d'une gendarmerie à pied fait partie intégrante de l'entreprise globale de pacification mise en œuvre par le régime napoléonien. Cette « force des lendemains », qui se distingue de l'armée logiquement associée à la guerre mais qui possède les moyens nécessaires pour faire régner l'ordre, semble être la voie la plus efficace pour achever

l'œuvre de paix. L'auteur montre que les hommes politiques comprenaient déjà toute la spécificité de la période des lendemains de guerre puisqu'ils ont ressenti la nécessité d'affirmer « le monopole de la violence légitime » attribué aux gendarmes.

Il arrive aussi, en fonction d'abord de la nature du conflit mais aussi des circonstances dans lesquelles il s'achève, que les pouvoirs en place n'envisagent pas de mettre fin aux sentiments belligérants, aux logiques en vigueur : c'est le cas au lendemain de la guerre civile en Espagne, période que Mercédès Yusta situe entre 1939 et 1952. L'État franquiste entretient alors un climat de guerre : l'ennemi demeure déshumanisé et aucune possibilité de pardon, de réintégration ne s'offre à lui. La répression physique étant toujours pratiquée, l'exclusion sociale et politique qui sont de mise traduisent une stratégie gouvernementale clairement dédiée au maintien des tensions. Dans le même temps, persiste dans certaines zones du pays une résistance armée au régime sous forme de guérilla, qui « s'alimente » des populations locales. Or la répression du régime est non seulement dirigée contre les guérilleros mais aussi vers les habitants du secteur concernés, qui se constituent en réseaux d'aide et finissent souvent par intégrer les rangs de la guérilla. Il s'agit bien d'une manifestation concrète de la survivance de la guerre civile, des années après la déclaration officielle de la fin des hostilités.

Les politiques des lendemains sont le lieu des contradictions : assurer le rétablissement de la paix implique une manipulation de la mémoire collective, peut-être l'usage de la force, la pratique de la répression ; vouloir revenir aux « bonnes mœurs » va de pair avec une reprise en main des jeunes esprits... Parfois même, l'absence de politique de pacification entérine la persistance de la violence et pérennise les traumatismes.

La grande richesse de cet ouvrage le rend très difficile à appréhender dans son ensemble en dépit de la conclusion fort bien menée par Annette Wiewiorka, ce qui explique que nous ayons ici seulement évoqué les chapitres les plus significatifs, ou les plus représentatifs des thèmes choisis par les directeurs de publication. Ce qui fait la force du volume est aussi à l'origine de certaines de ses faiblesses : l'hétérogénéité des propos est telle que si elle permet de jalonner un vaste terrain de recherches, elle freine également l'élaboration d'une réflexion générale. En effet, bien que la préface annonce clairement sous quel éclairage il faut saisir les différents articles contenus dans le volume, ceux-ci ont si peu de rapports entre eux et traitent de sujets parfois si pointus qu'ils perdent le simple lecteur et peuvent décevoir le chercheur. De façon plus spécifique, on peut regretter l'absence de contributions de spécialistes en psychologie dans un ensemble qui se veut fondamentalement transdisciplinaire ; ce type de travaux aurait peut-être permis d'approfondir la question centrale des hommes aux lendemains des conflits.

Ces remarques ne doivent cependant pas nous empêcher de saluer la qualité de l'ensemble des articles rassemblés ici et surtout l'originalité de certains, qui pris dans leur individualité s'avèrent tout à fait remarquables. L'initiative de Valérie Toureille et de François Pernot est donc louable et les ambitions affichées sont dès le départ mesurées. Ce volume permet avant tout d'attirer l'attention de la communauté scientifique sur un champ d'étude prometteur. Les auteurs nous

incitent à poursuivre la réflexion ou les multiples réflexions qu'ils amorcent, dans un impressionnant jeu d'échelles, d'époques et de lieux, démontrant à tout le moins l'universalité de la question des sorties de guerre.

*Nolwenn ALARY*  
*Université de Nice Sophia Antipolis, CMMC*